Zeitschrift: Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter

Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg

Band: - (2005)

Heft: 16: Le château de Gruyères = Das Schloss Greyerz

Artikel: L'entretien du château sous l'Ancien Régime

Autor: Schöpfer, Hermann

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1035734

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ENTRETIEN DU CHÂTEAU SOUS L'ANCIEN RÉGIME

HERMANN SCHÖPFER

Lorsque Guillaume Techtermann, bailli de Gruyères, inscrit en 1596 dans son livre de comptes une facture en faveur d'un serrurier, il déclare sa satisfaction en quelques mots: «travaux divers de serrurerie exécutés cette année au château», ajoutant qu'«il serait trop long d'en donner les détails pièce par pièce». Nous avons été confrontés à la même situation face à l'ensemble des comptes baillivaux des années 1554 à 1798, rédigés en allemand, alors langue officielle; ces comptes contiennent en effet plus de 4000 notes relatives aux bâtiments du château. Nous avons pris le parti d'en commenter ci-dessous quelques aspects significatifs.

Le château de Gruyères n'a pas subi de modifications significatives de son apparence extérieure au cours de cette période. Les transformations les plus importantes ont consisté en l'extension du corps de logis côté cour en 1568-1569, avec la création d'une nouvelle salle à l'étage, la construction des galeries en bois dans la cour du château en 1586-1587 et la fermeture du mur d'enceinte côté sud, entre la grande tour et la poudrière dans l'angle sud en 1620-1621. L'origine des constructions antérieures inachevées dans la cour, où les secteurs occidental et septentrional de la courtine montrent des fenêtres à croisées vides coupant la galerie murée à l'angle sud-ouest, n'a pu être élucidée.

Les locaux du corps de logis, au contraire, vont être continuellement remaniés, même si leur distribution en trois unités par étage n'a jamais été remise en cause. Les intérieurs du XIXe siècle sont aujourd'hui les plus authentiques, mais les comptes nous donnent toutefois un passionnant aperçu de leur situation à une époque antérieure. Le bailli Barthélemy Reynold, par exemple, justifie la pose de lambris dans des locaux de service par des commentaires habituels de nos jours: à cause de la hauteur des pièces et des murs crépis à la chaux, la consommation de bois de feu est telle qu'elle pourrait provoquer à long terme une pénurie de bois de hêtre dans les forêts de Leurs Excellences. C'est pourquoi il juge utile de dépenser quelque argent pour cette amélioration du confort, qui devait également profiter aux locaux de fonction. Ces lambris n'existent plus.

La fonction, la répartition et l'aménagement des locaux restent encore à élucider à la lumière des comptes et des inventaires de 1619 et 1641[1]. La façon de meubler semble aujourd'hui inhabituelle: partout, ce sont armoires, bahuts, tables, bancs et lits – ces derniers jusque dans les salles, et il n'est pas aisé, aujourd'hui, de déterminer ce qui subsiste encore du mobilier de cette époque.

1 SCHÖPFER 2004, Corr. 1619 et Livre du château 1641 (avec ajouts de 1655 et 1705).

ÉTUDE

Fig. 44 Gruyères. Vue du château, du bourg et de l'église St-Théodule; prise du nord-est.
Abb. 44 Greyerz. Schloss, Stadt und Pfarrkirche St. Theodul, von Nordosten.

Lorsqu'ils parlent de la décoration intérieure – dont quelques fragments sont encore visibles – les comptes mentionnent quelques noms: en 1606-1607, Daguet (Taget) enduit de plâtre et peint une «sombre petite pièce d'hiver» (kleine finstere Winterstube), et encaisse, pour lui et son équipe, plus de 80 livres pour les heures de travail, les repas et les couleurs. En 1617-1618, Maître François de Romont (Meister Frantz der Maler von Remond) peint la nouvelle salle (1568-1569) et quelques girouettes. En 1685-1686, Maître Cuen reçoit 128 livres pour les heures de travail et les couleurs; il est nourri et logé pendant 65 jours pour peindre les salles d'apparat du château (das Schloß vnndt etliche Kammer gemahlet). Il reste de son travail deux décors de frises de feuilles d'acanthe, notamment celles qui ornent la chambre du bailli Jean-Jacques-Joseph d'Alt. Quelques autres travaux sont attribués à la famille Bräutigam de Bulle, mais aucun d'eux ne concerne l'intérieur[2].

Inspections de Leurs Excellences

Comment ce somptueux bâtiment a-t-il été administré et entretenu? Aucun assainissement général n'a jamais été entrepris, mais on a toujours procédé aux travaux d'entretien nécessaires. Le château, autrefois résidence des comtes, ne servait désormais plus qu'à l'administration, et resta ainsi à l'abri des grandes transformations dues aux changements des modes et aux ambitions seigneuriales.

Les visites de Fribourg lors des travaux sont rarement citées. Dans une lettre datée du 26 mai 1620, le bailli Antoine de Montenach se réfère à une inspection antérieure et juge à nouveau indispensable que la cour arrière (avec le jardin d'agrément) soit fermée par un mur au sud[3]. La proposition était ancienne, mais elle s'était jusqu'alors heurtée à la difficulté de se procurer les pierres, à celle du transport et du manque de chevaux. Les comptes de 1620-1621 montrent

2 Ibid., 1756, 1778-1779 et 1782-1783.

3 Ibid., Corr.

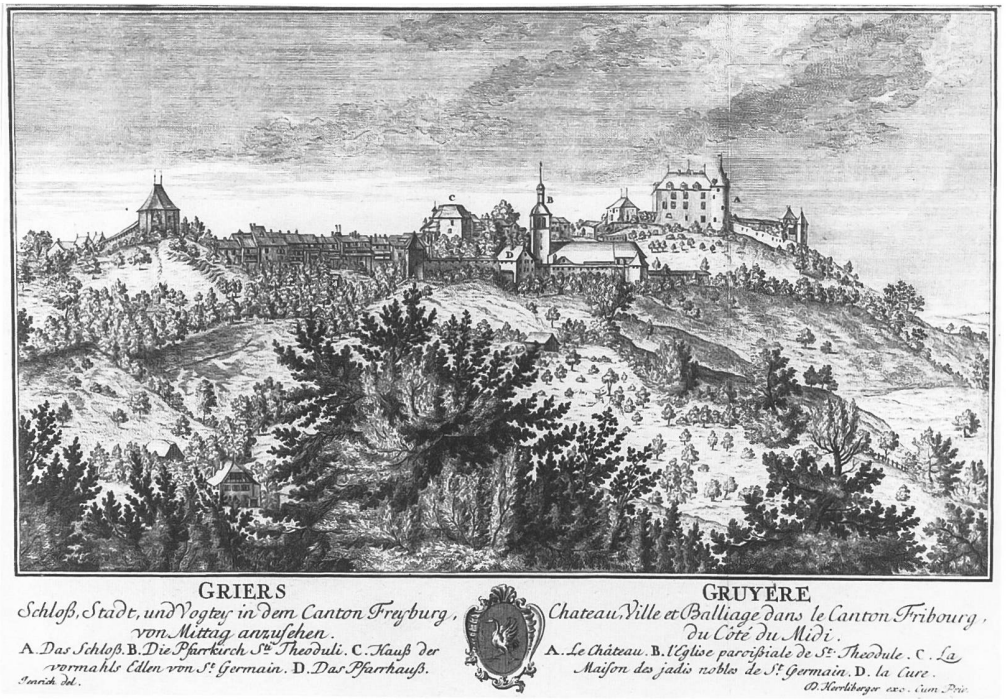

Fig. 45 David Herrliberger d'après Theodor Andreas Jendrich, Gruyères vue du sud, gravure sur cuivre, publiée dans Neue und vollständige Topographie der Eydgnoßschaft, quatrième partie, 30e livraison, Zurich, vers 1762-1763.
Abb. 45 David Herrliberger nach Theodor Andreas Jendrich, Greyerz von Süden, Kupferstich, veröffentlicht in Neue und vollständige Topographie der Eydgnoßschaft, 4. Teil, 30. Lieferung, Zürich, um 1762/63.

que le mur est fermé la même année. Etant donné que l'état du rocher d'appui présente quelques difficultés de fondation, on fait venir sur place le trésorier et le tailleur de pierre Jacques Müesch. Le tailleur de pierre italien Jean Baptista, qui s'était occupé des travaux du château d'Attalens, est également consulté. On décide de faire sauter la roche au moyen d'explosifs, mais on finit par y renoncer. Un mur de 27 toises, d'une épaisseur de six pieds et percé de dix meurtrières est finalement construit. Le travail coûte 1054 livres pour 622 jours de travail, sans compter le logis et le couvert des ouvriers.

En 1638 – en pleine Guerre de Trente Ans – on fait à nouveau appel au trésorier Pierre Heinricher qui, accompagné du chancelier Georges-Pierre de Montenach et de l'édile Michel Posshart visite le château cette année-là. Motivée par des raisons militaires, une inspection de l'arsenal a lieu simultanément par le commandant Maendly. Les frais de 830 livres payés à ce moment à des maçons, charpentiers et couvreurs, pourraient résulter des travaux ordonnés par Heinricher.

Le 4 avril 1670, l'édile Jacques Zurthannen et François Maendly, bailli de Schwarzenbourg, visitent le château. Ils sont suivis de «l'architecte des Terres» (Landwerkmeister) Peter Winter[4]. Winter et son équipe travaillent 399 jours pour Gruyères en 1671-1672 et les comptes de 1671 indiquent, pour l'été, des frais d'entretien et de logement pour six personnes. Winter conduisait les travaux, s'occupait de la fourniture des matériaux, donnait les instructions aux artisans – charpentiers, couvreurs, maçons et serruriers – et contrôlait les factures. Il s'agit là de travaux d'entretien conséquents: nouvelles couvertures des toits, remplacement des sols et réparation des murs. Les coûts totaux, sans les frais d'entretien et de logement des artisans, avoisinent les 1200 livres. Dans cette somme sont également compris les travaux exécutés à la chapelle St-Nicolas de l'église de Gruyères et au chalet d'alpage des Combes.

Ces interventions directes de Fribourg mises à part, les échanges épistolaires sont importants, surtout lorsqu'il s'agit de la construction de granges, d'écuries, de la tuilerie de La Tour-de-Trême et de son four, ou de la poudrière de Grandvillard. L'entretien courant du bâtiment, ordonné par le bailli résident se poursuit un peu à bien plaire. Une ordonnance à ce sujet n'apparaît qu'à partir de 1778[5]. Dès cette année-là, une somme annuelle de 200 livres est mise à disposition pour les bâtiments du château et les frais de justice (Kriminalkosten). Ce sont toutefois 14448 livres qui sont dépensées entre 1778 et 1798, soit un montant annuel de plus de 600 livres, ce qui représente trois fois plus que prévu! Le souverain encourage également la construction de bâtiments importants comme les scieries et les moulins. En 1561 par exemple, Pierre Goudron de La Tour-de-Trême se voit offrir quatre

chênes pour la reconstruction de sa «scierie en très mauvais état» (gar buwfelligen Sägerei)[6].

Toitures, tuiles et ardoises

Les comptes mentionnent à ce sujet des montants annuels répétitifs importants. Leur utilisation régulière pour l'entretien des toitures et des fenêtres a permis tout au long de cette période baillivale la conservation d'une part importante de la substance du monument.

Si l'on en croit le premier cadastre de l'assurance incendie de 1812, toutes les toitures de la ville de Gruyères, à l'exception de celles du château et de la tour Chupyâ Bârba sont couvertes de bardeaux. L'église est également recouverte du même matériau lorsqu'elle brûle en 1856.

Il ne se passe pas de décennie sans que le vent, la grêle, la foudre, les pluies torrentielles ou le poids de la neige n'abîment les toits. Ces citations se lisent comme un compte rendu de catastrophes. A l'été 1598, la grêle cause des «dégâts particulièrement importants» (mercklichen schaden gethan) aux toitures et fenêtres du château; en 1607-1608, un vent violent endommage les toitures en plusieurs endroits; en 1644-1645, on dépense 310 livres pour l'achat de 12 000 tuiles et autres matériaux et 250 livres pour les travaux afférents, ce qui représente autant de jours de travail. Il s'agit vraisemblablement ici d'une des plus terribles tempêtes. D'autres, moins significatives, vont suivre: en 1756, un vent violent fait s'envoler le poinçon en étain du toit du château; en 1772, un orage arrache des tuiles de noue et en 1776, un «coup de tonnerre» (Donnerkheil) endommage la tour des prisons. De son Olympe, Jupiter lance des éclairs sur Gruyères.

L'entretien du château, exposé à tous les vents, s'avère donc un travail de Sisyphe, ce qui explique vraisemblablement qu'il y ait si peu de travaux d'assainissement général. A l'exception peut-être de l'intervention en 1584 des frères Antheno et Jacques Dosta, et de Claude Macconnens, à qui fut confiée, contre 175 livres, la tâche de «remettre en ordre» (zu ruken) les toits du château, des tours, du grenier et des écuries, c'est à dire de contrôler une à une les tuiles et de les changer si nécessaire. Cette tâche correspond à environ 350 jours de travail. Dans le même temps, 130 coupes de bois sont effectuées à la scierie pour en faire des lattes à tuiles et on achète 6 000 tuiles, 290 tuiles de noue et 250 briques.

Au XVIIIe siècle, deux grands assainissements vont être entrepris: le premier, de 1741 à 1746, par le couvreur Protais Näher (510 livres), le second de 1783 à 1796, qui se déroule en deux étapes. Ensuite, jusqu'en 1798, le couvreur Frutschy, ou Frichu, d'Avry-devant-Pont exécute des travaux de tavillonnage et de couverture pour un montant de 1900 livres, sans compter le matériel et le transport, facturés 570 livres. En ce temps-là, l'artisan gagnait environ 10 batz ou deux livres par jour. A la même époque, la lucarne de la grande tour est réparée et l'on procède à la remise en état de quatre chapeaux de cheminée.

Dix ans plus tard à peine, de grands travaux de consolidation des fermes du corps de logis doivent être entrepris. Les raisons qui ont présidé à cette entreprise ne sont pas connues et seule

4 A ne pas confondre avec Maître Peter Winter du Val Sesia, mort en 1638.

5 SCHÖPFER 2004, 1778-1779 mentionnant une ordonnance du Conseil du 8 avril 1778.

6 Ibid., Corr., Lettre du 10 juillet 1561.

7 Ibid., 1610-1611 et Livre du château 1707.

8 Ibid., 1564-1565.

9 Ibid., 1571-1572, 1626-1627, 1718-1719.

10 Ibid., 1702-1703, 1706-1707, 1707-1708, 1721-1722, 1725-1726, 1729-1730.

11 Ibid., Livre du château 1720.

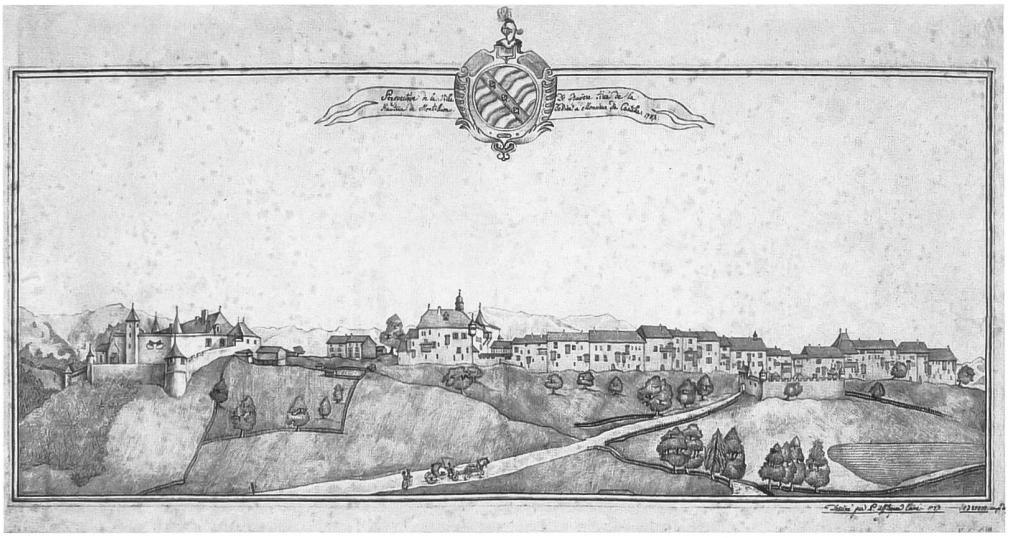

Fig. 46 P. d'Uffleger l'Aîné, Perspective de la Ville de Gruyere tirée de la Hauteur de Montillion, Dédiée a Monsieur De Castella 1787, dessin (Fribourg, Musée d'art et d'histoire, inv. 8462).
Abb. 46 P. d'Uffleguer der Ältere, Greyerz von Süden, dem Vogt de Castella gewidmete Zeichnung, 1787.

l'étude approfondie de cette grandiose charpente gothique pourrait en révéler la raison. On ignore aussi qui était ce «charpentier réputé» (berühmte Zimmermann) venu sur place en 1796. Avec quelques compagnons, il aurait «fait beaucoup économiser à l'Etat» (dem staat ein vieles erspahret) en soutenant la charpente (gesäulet) grâce à des astuces mécaniques et des jeux de cordes placés dans les combles. Entre 1791 et 1796, les charpentiers et couvreurs reçoivent 2500 livres de salaire, et l'on compte 585 journées de travail d'octobre à décembre 1794.

L'obligation – en lieu et place d'un loyer – faite à la tuilerie de La Tour-de-Trême et au tuilier de livrer annuellement 3 000 tuiles au château, date vraisemblablement de la période des comtes de Gruyère. La tuilerie et l'obligation de fourniture subsistent pendant toute la période de l'Ancien Régime. Il en va de même de la corvée de transport des tuiles par les gens de La Tour-de-Trême, payée 10 batz ou un repas par voyage pour un lot de 150 tuiles «selon l'ancienne coutume» (nach altem bruch)[7]. Cette mise à disposition pour le transport est restée inchangée pendant 244 ans, quelles que soient les fluctuations de la valeur de l'argent et même si les salaires des artisans ont quadruplé entre-temps. Lorsque les transports dépassent le nombre fixé par le contrat, ou qu'ils concernent la livraison de tuiles de noues, de briques, de carreaux ou de chaux, ils sont payés à part à ceux qui en sont chargés. Lors des grands achats complémentaires de 1557-1558, on envoie l'huissier «compter les tuiles» (Ziegel zellen) à la tuilerie. Il facture pour cela six jours de travail après avoir compté 13 050 tuiles. Le tuilier reçoit sept livres pour 1000 tuiles supplémentaires, ce qui est peu, si l'on sait qu'à l'époque, un artisan gagnait 10 batz ou une demi-livre par jour. En 1652-1653, la même quantité vaudra 20 livres, soit presque le triple.

On achète également d'autres tuiles, des bardeaux, de la tôle, de la chaux et divers clous. En 1725-1726, on note une dépense de «six jours de paye pour l'arrachage des anciens clous» (sechs taglöhn für die alte Nägel auszuziehen). C'était l'usage, les clous n'étant certes pas chers, mais difficiles à obtenir; c'est pour cette même raison d'ailleurs que l'on a pendant longtemps réduit l'usage de la tôle. Ainsi, l'utilisation en 1755-1756 de 300 pièces de tôle représente un cas unique et provoque la surprise du bailli: elles furent achetées pour 135 livres et leur mise en œuvre revint à 75 livres! En plus, le bailli se plaint d'avoir dû s'acquitter du coût de quatre jours de voyage, soit deux fois Fribourg-Gruyères. Jusqu'alors, les achats courants se réduisaient à dix ou vingt tôles seulement et l'achat d'un plus grand nombre ne se retrouve jusqu'alors qu'une fois par siècle: soixante pièces en 1615-1616, septante en 1706-1707. La tôle étamée n'est utilisée qu'à partir de 1793-1794.

L'usage des tavillons pour la sous-couverture des tuiles ou comme couverture, ne cesse d'être mentionné. Les bâtiments situés dans l'aire du château, tels les écuries, la chapelle St-Jean ou la fontaine, sont encore couverts de tavillons

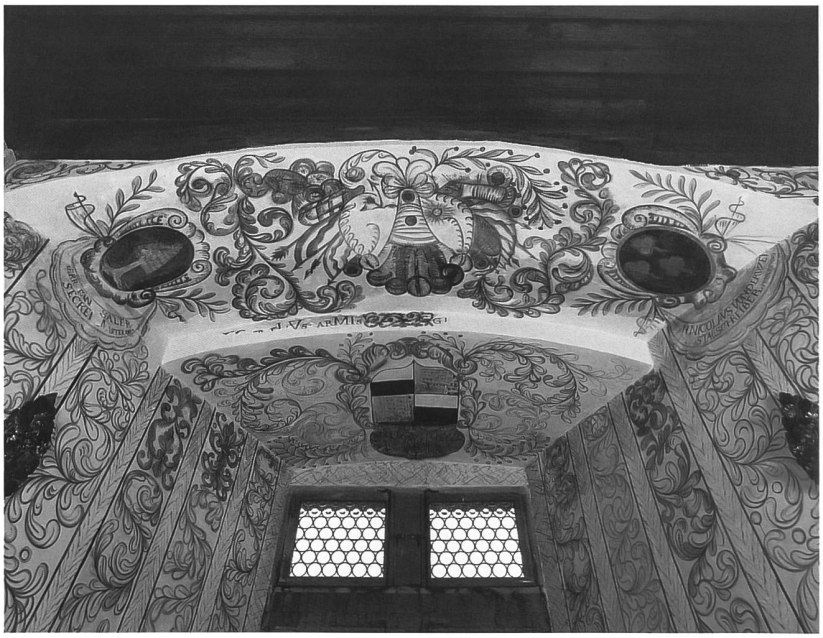

Fig. 48 Salle des baillis au 1er étage; décor peint de 1685-1686 par «Meister Cuen»; armoiries de l'Etat de Fribourg, du trésorier Franz Saler et du chancelier Nicolas von der Weid, à l'intrados de l'arc de l'une des fenêtres.
Abb. 48 Vögtesaal im 1. Geschoss; Wandmalereien von «Meister Cuen», 1685/86; auf der Bogenlaibung eines Fensters ausser dem Standeswappen Freiburg, die Wappen des Seckelmeisters Franz Saler und des Stadtschreibers Nicolaus Von der Weid.

Fig. 47 Salle des comtes au 1er étage.
Abb. 47 Grafensaal im 1. Geschoss.

de nos jours. Ceux-ci étaient achetés en grandes quantités: en 1671-1672, le tavillonneur Hansi Ecker livre 47 000 tavillons pour la couverture du toit des écuries, payés cinq batz les mille. Lors de leur pose, pour laquelle on investit 99 jours de travail, les anciens clous sont réutilisés. En 1725-1726, on fait l'achat de 131 000 tavillons et de 25 000 clous. Six jours de travail sont facturés pour l'arrachage des anciens clous. 32 toises de toit sont couvertes, à 15 batz la toise. Enfin, en 1745-1746, on achète 47 500 tavillons pour recouvrir le toit de la chapelle Saint-Jean, 230 000 tavillons pour la toiture et 360 000 pour la façade pignon de la grange – vraisemblablement celle du Grand Clos – et des clous en grand quantité: 36000 pour «les grands bardeaux» (zu den grossen schindlen) et 120 000 «beaux clous de toiture» (schöner tachnägel), le tout pour un montant de 630 livres.

Les chéneaux mentionnés dans les premières factures doivent avoir servi en partie à la collecte des eaux de pluie dans le puits. Les chéneaux en bois étaient d'usage; en 1773-1774, un chéneau est repeint: cette mention est unique. Quant au premier chéneau en métal, il est cité en 1785, mais pour une réparation, ce qui situe le début de son utilisation à une date un peu antérieure.

Les girouettes, aujourd'hui disparues, étaient autrefois très fréquentes sur les toitures du château et des différentes tours de la ville: peu de temps après l'arrivée de Leurs Excellences de Fribourg, on s'est donc appliqué à y insérer les armes fribourgeoises[8]. En 1584-1585, dix girouettes sont déposées et conduites à Fribourg, où elles sont réparées et repeintes par Hans Offleter, puis ramenées et reposées. Lors du remplacement de la couverture de Chupyâ Bârba en 1610-1611, on ajoute au toit deux petits drapeaux aux armes de Fribourg. La tour située côté sud-ouest de la petite ville était alors propriété du château.

Dès 1620, les couvreurs ne reviennent qu'occasionnellement et la plupart du temps de Fribourg, probablement forts de leur expérience des toits en tuiles. On parle ainsi bientôt des «couvreurs de la ville» (stattdecker)[9], puis des «couvreurs des Terres» (Landt Decker)[10], pour dire le privilège donné aux couvreurs fribourgeois de travailler à Fribourg ou à la campagne, dans ce que l'on a appelé les Anciennes Terres et les bailliages. Les maîtres-artisans venaient jusqu'à six, accompagnés par leurs fils ou leurs compagnons. En 1598, ils invoquent les conditions dangereuses dans lesquelles ils doivent travailler, en particulier sur la grande tour, et demandent une augmentation journalière, soit 18 gros au lieu de 12. En 1720, Protais Näher se plaint que son concurrent est mandaté pour exécuter un travail simple et sans risque, alors que lui doit s'acquitter de travaux sur la tour qui ne sont pas sans danger pour sa vie. Il entend alors qu'on lui confie des travaux pour «le facile aussi bien que pour le dangereux» (sowohl für das gute als für daß böse)[11].

Les couvreurs venus de l'extérieur avaient droit au logis et au couvert assurés par le bailli, qui facturait trois à quatre batz cette prestation journalière, rendue au château. En 1714-1715, trois couvreurs passent trente nuits dans la paille et réclament pour cela un schilling par nuit, argumentant que l'usage veut qu'ils ne demandent pas de lits. Il arrive parfois que le château se fasse «l'hôte» (Wirt) sur le dos des artisans: lorsqu'en 1664-1665, le bailli Jean-Jacques Python paie quatre batz de salaire à ses couvreurs et qu'il leur facture six batz pour les repas, il se défend, soucieux d'une possible lecture critique des comptes par le Conseil fribourgeois, en écrivant «que le vin était cher» (da doch der wein thewr war).

Fig. 49 Salle des baillis au 1er étage.
Abb. 49 Vögtesaal im 1. Geschoss.

Fenêtres

Au même titre que les toits, les dépenses pour les fenêtres, bien que rarement conséquentes, n'en représentent pas moins une tâche sans fin.

Sitôt après l'acquisition du château, il est dépensé 18 livres pour leur entretien, ce qui correspond au double des jours de travail. On fait venir de Fribourg deux vitriers, qui sont nourris et logés pendant cinq jours, voyage payé. Une dépense de 190 livres est consentie ces mêmes années (1554-1556) pour des grilles en fer, le nouveau propriétaire ayant apparemment estimé que certains locaux n'étaient pas suffisamment protégés.

La première intervention importante se situe dans les années 1580: un charpentier reçoit mandat de remplacer les fenêtres du château, de couper des chênes et de les scier. Trente-trois coupes de bois sont préparées à Broc. Le maître-ébéniste Heinrich en tire 21 cadres valant 94 livres et le forgeron Michel Paschet livre les ferrements contre 100 livres[12]. Le verre n'est pas mentionné.

De tels remplacements sont rares, les fenêtres n'étaient généralement pas remplacées, mais simplement réparées. En 1648-1649, treize nouveaux vantaux de fenêtres sont fabriqués et d'autres réparés; en 1667-1668 les vitriers sont à l'œuvre pendant 32 jours pour des travaux de remise en état. Suit la pose de nouvelles vitres en 1678-1679, accompagnée de réparations. Ces travaux coûtent à chaque fois entre 50 et 70 livres. Ce n'est qu'en 1696-1697 et en 1755-1756 qu'il est procédé à d'importantes réparations. Dans le premier cas, on achète 69 planches de sapin qu'un menuisier et son fils s'appliquent à transformer en cadres de fenêtres. Ils y travaillent pendant 60 jours et sont logés au château. Un vitrier est payé 51 livres pour 38 jours de travail. Il utilise 69 livres de plomb et taille 809 petites et grandes vitres. Le coût total des fenêtres – hormis le logis et le couvert – est de plus de 440 livres. Le menuisier et le vitrier, dont les noms ne sont pas cités, viennent tous deux de Fribourg. La différence du salaire journalier est frappante: 10 batz pour le menuisier et 5 batz pour le vitrier.

Fig. 51 Ancienne salle à manger au 1er étage, avant 1978 (actuellement salle des baillis).
Abb. 51 Ehemaliges Esszimmer im 1. Geschoss, vor 1978 (nunmehr Vögtesaal).

En 1755-1756, les artisans sont tous exclusivement de la région: pour la salle des banquets, François Dey fabrique douze nouvelles fenêtres en chêne, dont trois pour remplacer les anciennes, qui sont pourries. Il les vitre partiellement avec des anciens carreaux et fabrique également des volets pour cette même salle. Ces travaux coûtent 340 livres.

Aux réparations dues au vieillissement des matériaux suivent, comme pour les toits, celles des dégâts provoqués par les orages. Les fenêtres ont été endommagées 34 fois pendant la période fribourgeoise soit en moyenne tous les sept ans: sept fois par des vents tempétueux, dix fois par la grêle, une fois par la foudre et six fois par «gros temps» (wätter), soit orages sans foudre ni grêle. Les réparations coûtent à chaque fois entre 3 et 123 livres, soit au total 760 livres. La facture de 1630-1631 correspond à 150 jours de salaire.

On ne note pas de préférence pour le choix du matériau des fenêtres, tantôt faites de sapin, tantôt de chêne, les petites comme les grandes. Le verre est rarement cité. 194 vitres sont posées en 1598; en 1621-1622, quatre fenêtres avec 155 vitres et une cinquième en Waldglas sont fabriquées pour la grange de la Tuilerie de la Tour-de-Trême. En 1678-1679, «quatre-vingt grandes vitres claires» (Achtzig Große Heütter schiben) sont utilisées pour les fenêtres de la petite chambre du château. En 1690-1691, un vitrier pose 322 petits verres sur trois nouvelles fenêtres. En 1696-1697, 809 petites et grandes vitres sont

Fig. 50 Vitrail aux armes de Jean-Jacques-Joseph d'Alt, bailli de Gruyères, et de son épouse Elisabeth de Diesbach, 1688 (salle des baillis).
Abb. 50 Wappenscheibe für Hans-Jacob-Joseph von Alt, Landvogt in Greyerz, und seine Gemahlin Elisabeth von Diesbach, 1688 (Vögtesaal).

mises en place pour un montant de 38 livres. En 1726, il est acheté «9 paquets de vitres claires à 10 sols le paquet» (9 paquets großen klaren schyben zu 10ß das paquet) et, en 1752-1753, 272 vitres pour 57 livres et 16 sols. En 1755-1756, François Dey vitre trois nouvelles fenêtres avec des carreaux. D'anciennes vitres sont posées sur une nouvelle fenêtre en 1778-1779 et, en 1783-1784, «40 feuilles de verre» (40 Glasblätter) se cassent lors de leur pose dans les nouveaux cadres. Le Waldglas se rapporte vraisemblablement au verre en culs-de-bouteille, et les vitres au verre transparent. Nous ne connaissons pas les dimensions des verres achetés en 1696-1697 et 1726: il pourrait s'agir de verres calandrés à plat semblables à ceux utilisés dès la fin du XVIIe siècle. La mention de la pose de verres de fenêtres en 1624-1625 dans la maison du fermier d'Epagny pour remplacer celles de papier est unique. D'autres particularités encore: les «fenêtres d'hiver» (vorfenster) fabriquées en 1624-1625 pour la nouvelle salle du château, ou encore les «doubles-fenêtres» (dopleten Fenster) destinées à la chambre du bailli, et mentionnées en 1695. En 1783-1784 – c'est la seule mention relevée pour l'époque étudiée – quatre grandes fenêtres sont peintes «à l'huile» (mit Öhlfarb).

La stabilité des petits verres est assurée par des «bâtonnets» (stenglin) en fer fixés à l'horizontale sur les cadres latéraux pour renforcer la plomberie. L'enduit au plomb semble avoir encore été la règle pour les nouveaux types de grandes vitres, même si l'achat de plomb n'apparaît plus après 1726. Les grands verres étaient-ils fixés au plâtre dans leurs cadres? Les achats de plâtre lors des réparations entreprises le laissent supposer. En 1727-1728, on utilise de l'asphalte pour ce travail.[13]

Les volets de la nouvelle salle (1574-1575), ceux de la cave (1693-1694), de la salle seigneuriale (1727-1728) et de la salle des banquets (1755-1756) sont également mentionnés. La salle seigneuriale était située à l'angle Sud-Ouest du premier étage. En 1755, François Dey livre les volets, alors que les gonds sont fixés au plomb par le tailleur de pierre Nicolas Gachet. Le peintre Bräutigam de Bulle les peint couleur «gris et vert» (grau vndt grien). Les quatre volets de la nouvelle salle sont peints en noir dans les années 1574-1575. A la même époque, le portail du château était également recouvert d'une couleur noire.[14]

Si les toits et les fenêtres sont autant de soucis récurrents, d'autres parties et aménagements du château ne sont mentionnés que sporadiquement dans les comptes. Examinons encore rapidement ce qui est dit sur le puits et le pont-levis.

Fig. 52 Salle de musique au 2e étage, avec les boiseries repeintes de l'ancienne salle à manger.
Abb. 52 Musikzimmer im 2. Geschoss, mit neu bemaltem Täfer des ehem. Esszimmers.

Le puits

L'alimentation en eau potable était un problème constant qui n'a été résolu qu'avec l'apparition du tuyau métallique au XIXe siècle. Auparavant, une citerne récoltait l'eau de pluie au moyen de tuyaux raccordés aux chéneaux. Un canal traversait le fossé du pont-levis pour rejoindre le puits. S'il était souillé, il fallait transporter manuellement l'eau au château. En 1713, le bailli François-Henri Brünisholz est contraint d'aller chercher six mois durant de l'eau jusqu'à Pringy. Le cas n'est pas unique. Quelques années auparavant, en 1708, des ordures jetées du pont-levis avaient rendu l'eau du puits inutilisable. Quant à la citerne, elle est périodiquement vidée, nettoyée et réparée. En mars 1779, le tailleur de pierre bullois La Douceur s'attelle à ce travail. Son équipe de quatre personnes doit y travailler pendant six jours. Il crépit la citerne au moyen d'un mortier fait de tuiles concassées afin d'éviter que les eaux ne suintent dans le rocher friable environnant. On passe neuf jours à réduire les tuiles en morceaux.

La citerne est située dans l'avant-cour du château, comme le mentionnent les comptes dès 1556-1557; elle est fermée par une porte et vraisemblablement couverte dès l'origine, même si le toit n'est mentionné qu'à partir de 1752-1753,

12 Ibid., 1583-1584, 1585-1586.

13 Ibid., 1727-1728: «pour colmater les fenêtres du château avec de l'asphalte pour que l'eau ne s'infiltre pas. En ai utilisé 10 livres --- 5 livres y compris les salaires journaliers». (die schloß Fenster mit ahsfalten zu vermachen damit das Waßer nit einflüße, worzue 10 Pfund verbrucht --- 5 lib Hierin die taglöhn einbegriffen).

14 Ibid., 1565-1566, 1585-1586 et 1624-1625.

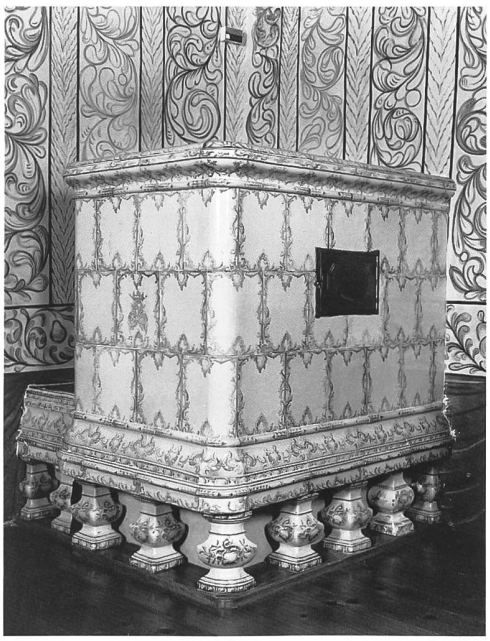

Fig. 53 Poêle de l'ancienne salle à manger, actuellement salle des baillis au 1er étage, armes de l'Etat de Fribourg et du bailli Jacques-Philippe-Joseph von der Weid, 1767.
Abb. 53 Kachelofen aus dem Esszimmer, jetzt im Vögtesaal im 1. Geschoss, Jahreszahl 1767, Freiburger Wappen und Wappen des Vogts Jakob Philipp Joseph Von der Weid.

Claude Geinoz livre «les conduites en bois du puits» (brunnentunckhel) et que Maître Jean Dey et François Masson le charpentier sont payés, le premier pour la partie métallique et le second pour avoir remis la pompe en place. Il semble que la réparation par les artisans locaux ait réussi, même si ce succès est de courte durée: en 1675-1676, le fondeur de cloches Hans Wihelm Klely remplace l'appareil en justifiant que réparer la pompe coûterait plus cher qu'en replacer une neuve. A la révision de la pompe de Klely en 1752-1753, le puisatier fabrique deux tubes de vingt pieds fribourgeois de long (6,27 m) dans des pièces de chêne et un forgeron confectionne un nouveau piston. Les tuyaux en chêne doivent être changés périodiquement. Leur durée de vie, déterminée sur la foi des comptes est de dix à cinquante ans. En 1793, six pins sont coupés sur l'alpage des Combes, puis amenés au château. Trois d'entre eux s'en vont à Bulle pour être creusés par la grande perceuse locale et être ensuite placés dans la citerne. On emprunte un palan pour en extraire les anciens tuyaux.
Il pourrait s'agir d'une pompe à piston, type utilisé depuis la période gothique tardive pour les mines et les fontaines. Comme elles ne peuvent

les murs de la citerne s'étant écroulés à cette date-là. Nicolas Gachet reconstruit l'actuelle maison du puits en blocs de tuf et y appose la date de 1751. Il ne sera payé qu'en 1752 ou 1753.
L'eau sera ensuite puisée par des godets en bois montés sur une chaîne (il n'est pas fait mention de cordes) qui devaient être souvent réparés ou remplacés. Cette situation change lorsqu'une pompe est installée en 1603. Le fondeur de cloches et de canons bernois Abraham Zender – qui en 1611 fondit la cloche de 195 quintaux du Münster de Berne – la livre en trois pièces coulées. Lienhart Eglin, vraisemblablement le collaborateur du fondeur, la transporte à Gruyère et la met en service.
Lorsque la pompe cède en 1621-1622, un «spécialiste lyonnais» (Lyonischer Künstler) se propose de la remettre en état. Le bailli Antoine de Montenach, méfiant, lui laisse un pourboire et ajoute dans les comptes que la pompe gît toujours au fond du puits, preuve que l'on ne savait toujours pas ce qu'il fallait entreprendre. D'ailleurs, les dépenses pour la chaîne et les godets continuent d'apparaître dans les comptes. En 1666-1667, la pompe semble enfin avoir été réparée, quand

Fig. 54 L'édicule du puits de l'esplanade, construit par Nicolas Gachet en 1751.
Abb. 54 Brunnenhaus im äussern Burghof, gebaut von Nicolas Gachet, 1751.

Fig. 55 Un gentilhomme vêtu à la mode du début du XVIIe siècle, une grande étoile et diverses inscriptions de la seconde moitié du XVIe siècle (graffiti de la salle des comtes).
Abb. 55 Edelmann, gekleidet nach der Mode des frühen 17. Jh., ein grosser Stern sowie mehrere Inschriften aus der zweiten Hälfte des 16. Jh. (Graffiti im Grafensaal).

assurer un pompage de plus de 5 à 6 m de haut, l'usage de deux conduites est indispensable. La profondeur de la citerne aujourd'hui comblée n'est pas connue. Il est possible que l'installation ait été constituée de deux paliers, ce qui pourrait correspondre à une profondeur d'environ 12 m.

Le pont-levis

Le pont-levis menant à la cour du château a été conservé pendant toute la période de l'Ancien Régime. Le fait est inhabituel, lorsqu'on sait qu'au château de Morat, par exemple, une machinerie semblable a été remplacée par un pont en pierre, d'abord partiellement en 1561, puis complètement dès 1686. A Gruyères, ces Messieurs de Fribourg semblent en effet avoir craint pendant longtemps des gestes inconsidérés de leurs sujets!
Le pont était construit en chêne, comme l'indiquent les mentions des arbres abattus, le sciage des planches et les transports au château. On lui adjoint ensuite des ferrements qui, lorsqu'ils sont remplacés, coûtent en 1575-1576 cinq à six fois plus cher que le reste des travaux: 200 livres, plus 35 pour le travail du bois. Comme le bailli avait des doutes sur le prix élevé demandé, il requit l'avis d'un expert, mais dut finalement rajouter encore 50 livres de plus à la facture! Le pont-levis n'était apparemment pas manœuvré au moyen de chaînes et de cordes – il n'en est jamais fait mention – mais par de «longs crochets en fer qui servaient à lever les pierres et balanciers du pont-levis» (lang yßen hacken die stein vnd gegen wag vff der fallbrucken zeheben)[15]. Le pont ne sera détruit qu'après 1798, et le fossé probablement comblé à la même époque.

Des restaurations complètes et importantes du pont peuvent intervenir tous les dix ans environ – trente au maximum – mais dans la règle, elles s'opèrent toutes les deux décennies. C'est le chêne utilisé pour le pont qui semble être la cause principale des remises en état. La dernière date de 1789, année de la Révolution française. Il resterait encore beaucoup à dire sur les différents locaux d'habitation et leur aménagement, sur les fourneaux et les cheminées qui s'y trouvaient, sur les cuisines, les caves et les greniers. Beaucoup également sur l'arsenal et la poudrière, la salle du Tribunal et le local de garde, les cachots dans la tour des prisons et de Chupyâ Bârba et la potence. De nombreuses mentions concernent également la chapelle Saint-Jean, le rempart et les tours, les portes, les archives, le grenier, les granges et les écuries. Enfin, dans ces comptes, il est également souvent fait mention des habitants du château: les baillis, qui avec leurs familles – à l'écart de la population locale – y séjournèrent plusieurs années, comme les artisans, qui y trouvèrent pension ponctuellement, au gré des travaux à entreprendre. Mais «il serait trop long d'en donner les détails pièce par pièce»[16].

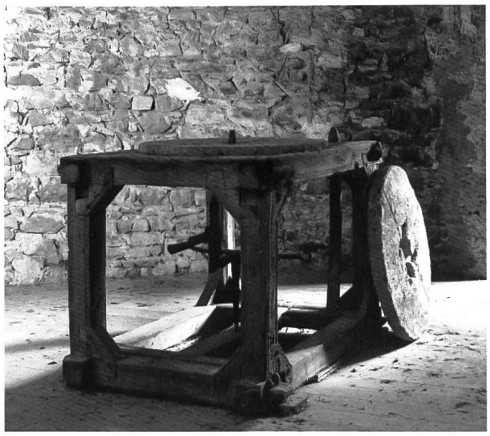

Fig. 56 Moulin à bras, conservé dans les combles du château, XVIe-XVIIe siècle, mentionné en 1664-1665.
Abb. 56 Auf dem Estrich des Schlosses erhaltene Handmühle aus dem 16./17. Jahrhundert, erwähnt 1664/65.

15 Ibid., 1584-1585.

16 Wäre von stuck zuo stuck zuo erzelen vil zelang.

Fig. 57 Charpente de la Grande Tour, levée en 1495.
Abb. 57 Dachstuhl des Hauptturms, errichtet 1495.

Zusammenfassung

Nach dem Konkurs des letzten Grafen teilten Bern und Freiburg die Grafschaft. Schloss Greyerz wurde von 1554 bis 1798 Sitz eines Freiburger Vogts. Das äusserliche Erscheinungsbild hat sich in dieser Zeit wenig verändert. Hofseitig wurde der Ostflügel 1568/69 erweitert und erhöht. Die Holzlauben im Hof sind von 1586/87. Erst 1620 wurde die Ringmauer auf der Gartenseite geschlossen. Im Innern wurde mit Vertäferungen, Wandmalereien und Kachelöfen für Würde des Amtssitzes und zeitgemässe Wohnlichkeit gesorgt. Die Vogteirechnungen aus fast 250 Jahren enthalten mehr als 4000 Einträge über Arbeiten am Schloss. Zu den alljährlich wiederkehrenden Posten gehören Unterhaltsarbeiten an den Dächern. Tausende von Schindeln und Ziegeln mussten hergestellt, zum Schloss hinauf geschafft und oft in Schwindel erregender Höhe verlegt werden. Und nach Gewitter oder Schneedruck waren bereits wieder Schäden zu beheben. Auch der Unterhalt der Fenster war eine Aufgabe ohne Ende. Man kannte grüne Butzenscheiben und später klare Rechteckscheiben. Für den Wasservorrat diente der Sodbrunnen im Vorhof. Das heutige Brunnenhaus stammt von 1751. Schon 1603 wurde eine Pumpe installiert, die jedoch manchmal jahrelang wieder ausfiel. Alle zehn bis dreissig Jahre musste die Zugbrücke über den Burggraben ersetzt werden. Dieser blieb bis 1798; offenbar mochte man den Untertanen nicht trauen.